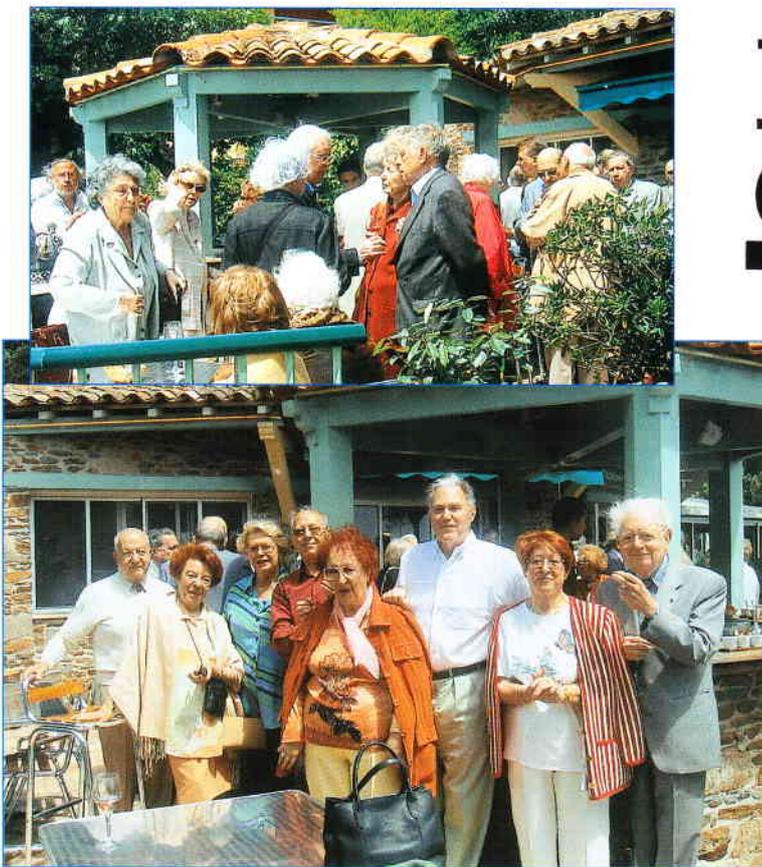


les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE



Sudalyciades 2005

Belle foule, tout en haut de page, le dimanche 22 mai, sur la presqu'île de Giens, autour du kiosque aux apéritifs, pour se retrouver, un, deux, cinq, dix, voire cinquante ans après les heures vécues ensemble au sein de nos deux bons vieux "bahuts".

Au-dessous, les sourires de Marcel et Sophie Adida, Monique Blanc, René Fleck, Edmonde Venton, René Blanc, Jeanne Venton et Jacques Furet.

Puis, au bas des marches de l'entrée lapidaire du "Poisson rouge", Renée Fleck et Josette Fabrycy, postées là comme en comité d'accueil.

Enfin, en bas, le site doublement maritime et forestier du restaurant, et Jean Richard Cordier, maître des lieux et régent des fourneaux.

Tous les détails sur la sympathique et fraternelle journée, dans les deux pages en couleurs, au centre de ce numéro des "Bahuts du Rhumel".



Numéro 40 ...et auberge espagnole

Oui!, le numéro 40... avec un légitime petit besoin de m'asseoir sur une des bornes décimales qui jalonnent - là - le bon bout de chemin déjà parcouru depuis septembre 1990 - il y a quinze ans déjà - et de me demander combien de temps encore pourra se prolonger une aventure intitulée "Les Bahuts du Rhumel".

Car, assis sur cette borne, ayant tiré de ma musette pèlerine, non pas le pain et le saucisson du casse-croûte d'étape mais le viatique (au sens étymologique du latin classique) dont je dispose pour continuer notre route, force m'est de constater qu'il y reste tout juste de quoi franchir trois voire quatre étapes, tant sont mesquinelettes mes richesses, en textes et en photographies.

Or, les "Bahuts du Rhumel", vos "Bahuts du Rhumel", c'est comme les auberges espagnoles: on n'y déguste que ce qu'on a apporté dans sa besace de voyageur.

D'où la question que je crois devoir poser à tous et à chacun de mes lecteurs, à l'instant où paraît ce numéro: "Serez-vous de ceux qui vont contribuer à faire en sorte que paraisse - en janvier 2009 - un numéro 50 des "Bahuts du Rhumel"? Ou préférez-vous être condamnés à "mourir de faim" un de ces prochains jours?"

A bon entendre - ou auditrice - mon fraternel salut!

Jean.



Sudalyciades 2005 Poisson rouge



1



2



3



4



5



6



7



8

Est-ce l'annonce, par circulaire présidentielle, que "L'Eau salée" s'était mise à un régime sans adjonction de chlorure de sodium pour se métamorphoser en "Poisson rouge", qui avait incité 64 Alycéens à venir constater le fait de visu, en presqu'île de Giens, dimanche 22 mai?

Ou le plaisir, encore une fois renouvelé, de se sentir "en fratrie" et de vivre joyeusement quelques heures rajeunissantes?

Le fait est qu'ils étaient là, arrivés qui par le rail, qui par la voie des airs, qui par la route... au risque d'effectuer parfois leur fin de trajet dans la presqu'île... deux ou trois fois, car le bocal du Poisson rouge ne fut pas toujours facile à trouver pour tout le monde...

Mais il y eut mieux encore: Christian Génasi arriva, lui - ayant franchi la *Mare Nostrum* - non pas depuis notre Là-Bas originel, mais depuis la Corse où ses compatriotes communaux lui ont procuré un heureux moyen de meubler sa retraite, en lui confiant l'écharpe de premier magistrat et les clefs de la bonne ville de Sermano, un chef-lieu de canton sis à quelques encablures de Corte, au coeur de l'île de Beauté...



On le voit, ci-dessus, avec Edith Labat épouse de Guy son ancien condisciple. Bonjour le Maire!

Et maintenant, une première! Depuis que l'Alyc est Alyc - c'est-à-dire après l'époque où Augustin Stalletti nous recevait en son "Auberge du Belvédère" à Eguilles - jamais patron de restaurant ni chef de cuisine n'était venu souhaiter la bienvenue à nos commensales assemblées. Eh bien voici que Jean Richard Cordier - "Monsieur Poisson rouge" - délaissant un instant ses fourneaux, tint à le faire en quelques mots qui furent reçus avec sympathie.

Mis en bouche par cet apéritif vocal, Jean Malpel - flanqué du président d'honneur Jo Pozzo di Borgo - put enchaîner avec son traditionnel speech.

Ce fut d'abord pour dire un chaleureux merci à la troïka méridionale qui s'était employée à trouver un lieu de rencontre printanier: Paul Clementi à Marseille, Humbert Chardon à Hyères, et Yvonne Toureau "inventeur" du site de Giens.

Ensuite, présentation des visages non encore familiers à tous:

- Michel Mifsud qui fut professeur à Aumale de 1953 à 1955;
- Le Dr Georges Koch (Aumale 1938-46) et son épouse;
- Ginette Pedrotti née Blanc (Laveran 1946-53);
- Jean-Pierre Descamps et son épouse;
- Michel Pietrini qui fut déjà présent, par... présents interposés (1), lors du deuxième repas de l'Alyc, à Paris, en juin 1987.
- Jeanne et Edmonde Venton, invitées du couple Fleck.

Enfin, un amical salut aux habitués-de-quasi-toujours: la "lémanhelvète" Josette Fabrycy; les Blanc limousins; les Fleck orléanais; les Furet, Chéoux, Alessandra et Paolillo franciliens; les Adida, Rossi, Bracco, Del Piazza et Vellard niçois; les Toureau, Chardon, Sibillat et Teuma varois; les Pozzo di Borgo, Rémond, Clementi, Fournier, Chevrot, Pietri, Antonini, Deidda phocéens, leurs voisins les Clouet, Cohen, Castellano aixois; les Fourment vauclusiens; les Challande, Dumon, Labat languedociens...

Le passé et le présent ayant eu leur part, restait à se projeter vers l'avenir, c'est-à-dire vers l'assemblée générale d'octobre.

C'est à Guy Labat que le Président laissa le soin de "jeter le broumedge" (2) en détaillant le programme de ces trois journées en Narbonnaise qu'il a soigneusement préparées en tandem avec Michel Challande...

A l'heure où paraîtront ces lignes, nous saurons si la volubilité de Guy a su se montrer persuasive en son éloquence...

Or l'éloquence donne soif, tant au locuteur qu'à son auditoire... Aussi, est-ce avec ardeur que le kir d'apéritif fut siroté, et engloutis les amuse-bouche à saveur de tapenade, anchoïade, brandade de morue plantée de petits croûtons ou de petits légumes découpés en bâton... avec "rince" éventuelle, autour d'un sympathique et hexagonal petit kiosque.

Il fut ensuite temps de quitter la terrasse pour passer à table, au coude à coude, et partager la salade de pouppes avec tomates, poivrons grillés et fenouil, le filet de poisson qu'accompagnait divers légumes et un ailoli de circonstance, avant de conclure par mesclun, fromage, puis moelleux de

chocolat et de rou...
Inutile de la dég...
terdit au...
de la pa...
de pime...
et ailoli...
des papi...



15

L'évoc...
tiennes h...
le seul o...
tions. Bie...
compris...
che "dis...
à la const...

Notre à...
Jo profita...
neau pou...
l'assistan...
doxes qu...

Ainsi...
minutes...
aussi rap...
vite, trop...
bonnes h...
suite aux...
entre la s...
sciences...
ter celles...
à perdre...
voire plu...

1 - C'est...
Katherin...
frit un p...
chacun...
ce jour-l...
cène" en...
2 - Pour...
courant...
nant - il...
de poiss...
qu'utilisa...
cheurs d...
3 - Ô Ga...
gement c...
professo...
ici, ce lat...
de la ré...
tion: "ba...

2005 Poisson rouge Eau salée

Ce fut d'abord pour dire un chaleureux merci à la trioka méridionale qui s'était employée à trouver un lieu de rencontre printanier: Paul Clementi à Marseille, Humbert Chardon à Hyères, et Yvonne Toureau "inventeur" du site de Giens.

Ensuite, présentation des visages non encore familiers à tous:

- Michel Mifsud qui fut professeur à Aumale de 1953 à 1955;
- Le Dr Georges Koch (Aumale 1938-46) et son épouse;
- Ginette Pedrotti née Blanc (Laveran 1946-53);
- Jean-Pierre Descamps et son épouse;
- Michel Pietrini qui fut déjà présent, par... présents interposés (1), lors du deuxième repas de l'Alyc, à Paris, en juin 1987.
- Jeanne et Edmonde Venton, invitées du couple Fleck.

Enfin, un amical salut aux habitués-de-quasi-toujours: la "lémanhelvette" Josette Fabrycy; les Blanc limousins; les Fleck orléanais; les Furet, Chéoux, Alessandra et Paolillo franciliens; les Adida, Rossi, Bracco, Del Piazzo et Vellard niçois; les Toureau, Chardon, Sibillat et Téuma varois; les Pozzo di Borgo, Rémond, Clementi, Fournier, Chevrot, Pietri, Antonini, Deidda phocéens, leurs voisins les Clouet, Cohen, Castellano aixois; les Fourment vauclusiens; les Challande, Dumon, Labat languedociens...

Le passé et le présent ayant eu leur part, restait à se projeter vers l'avenir, c'est-à-dire vers l'assemblée générale d'octobre.

C'est à Guy Labat que le Président laissa le soin de "jeter le broumedge" (2) en détaillant le programme de ces trois journées en Narbonnaise qu'il a soigneusement préparées en tandem avec Michel Challande...

A l'heure où paraîtront ces lignes, nous saurons si la volubilité de Guy a su se montrer persuasive en son éloquence...

Or l'éloquence donne soif, tant au locuteur qu'à son auditoire... Aussi, est-ce avec ardeur que le kir d'apéritif fut siroté, et engloutis les amuse-bouche à saveur de tapenade, anchoïade, brandade de morue plantée de petits

chocolat et café; le tout arrosé de rosé et de rouge du pays.

Inutile de préciser que, dès le début de la dégustation, le bavardage - si interdit au bon vieux temps - s'était mis de la partie pour ajouter un surcroît de piment aux tapenades, anchoïades et ailoli proposés à la communauté des papilles gustatives.



15

L'évocation des lointaines et bahu-tiennes heures de jeunesse ne fut pas le seul objet des bruyantes conversations. Bien des sujets furent évoqués, y compris l'incontournable et tout proche "dis-moi-oui-dis-moi-non" relatif à la constitution européenne.

Notre *honorificus praestabilisque* (3) Jo profita tout de même d'un petit créneau pour proposer à la méditation de l'assistance quelques-uns de ces paradoxes qu'il se délecte à collectionner...

Ainsi, en soixante rapides petites minutes avant midi et trois cents tout aussi rapides au delà, le temps passa vite, trop vite comme toujours! Six bonnes heures sudalycéennes faisant suite aux quelque 7.500 vécues, jadis, entre la sixième et philo, mathém ou sciences expérimentales... sans compter celles qu'on dut parfois s'attarder à perdre... en redoublant une classe voire plusieurs!

Jacques AIGEAN.

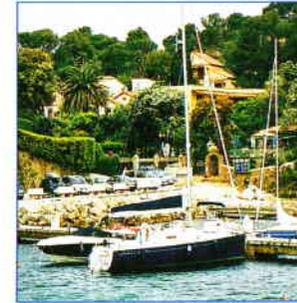
1 - C'est notre camarade alycéenne Katherine Muller qui - de sa part - offrit un petit flacon de parfum Dior à chacune des dames qui participaient, ce jour-là, à cette deuxième "alyc... cène" en Ile de France.



19



18



16



17



13



14



11



12

Enfin, un amical salut aux habitués-de-quasi-toujours: la "lémanhelvette" Josette Fabrycy; les Blanc limousins; les Fleck orléanais; les Furet, Chéoux, Alessandra et Paolillo franciliens; les Adida, Rossi, Bracco, Del Piazzo et Vellard niçois; les Toureau, Chardon, Sibillat et Teuma varois; les Pozzo di Borgo, Rémond, Clementi, Fournier, Chevrot, Pietri, Antonini, Deidda phocéens, leurs voisins les Clouet, Cohen, Castellano aixois; les Fourment vauclusiens; les Challande, Dumon, Labat languedociens...

Le passé et le présent ayant eu leur part, restait à se projeter vers l'avenir, c'est-à-dire vers l'assemblée générale d'octobre.

C'est à Guy Labat que le Président laissa le soin de "jeter le brouedje" (2) en détaillant le programme de ces trois journées en Narbonnaise qu'il a soigneusement préparées en tandem avec Michel Challande...

A l'heure où paraîtront ces lignes, nous saurons si la volubilité de Guy a su se montrer persuasive en son éloquence...

Or l'éloquence donne soif, tant au locuteur qu'à son auditoire... Aussi, est-ce avec ardeur que le kir d'apéritif fut siroté, et engloutis les amuse-bouche à saveur de tapenade, anchoïade, brandade de morue plantée de petits croûtons ou de petits légumes découpés en bâton... avec "rinçe" éventuelle, autour d'un sympathique et hexagonal petit kiosque.

Il fut ensuite temps de quitter la terrasse pour passer à table, au coude à coude, et partager la salade de poulpes avec tomates, poivrons grillés et fenouil, le filet de poisson qu'accompagnaient divers légumes et un ailoli de circonstance, avant de conclure par mesclun, fromage, puis moelleux de



15

L'évocation des lointaines et bahu-tiennes heures de jeunesse ne fut pas le seul objet des bruyantes conversations. Bien des sujets furent évoqués, y compris l'incontournable et tout proche "dis-moi-oui-dis-moi-non" relatif à la constitution européenne.

Notre *honorificus praestabilisque* (3) Jo profita tout de même d'un petit créneau pour proposer à la méditation de l'assistance quelques-uns de ces paradoxes qu'il se délecte à collectionner...

Ainsi, en soixante rapides petites minutes avant midi et trois cents tout aussi rapides au delà, le temps passa vite, trop vite comme toujours! Six bonnes heures sudalycéennes faisant suite aux quelque 7.500 vécues, jadis, entre la sixième et philo, mathémom ou sciences expérimentales... sans compter celles qu'on dut parfois s'attarder à perdre... en redoublant une classe voire plusieurs!

Jacques AIGEAN.

1 - C'est notre camarade alycéenne Katherine Muller qui - de sa part - offrit un petit flacon de parfum Dior à chacune des dames qui participaient, ce jour-là, à cette deuxième "alyc... cène" en Ile de France.

2 - Pour ceux qui ne seraient pas au courant - ce qui semblerait fort étonnant - il s'agit d'un mélange fermenté de poisson, de fromage et de sable, qu'utilisaient comme appât les pêcheurs de nos côtes algériennes.

3 - Ô Gaffiot! combien doux le soulagement de penser que nulle encre rouge professorale ne viendra sanctionner, ici, ce latin culinaire du XXIème siècle, de la rétrospective et sévère annotation: "barbarisme"!



16



17



13



14



11



12



10

Au fil des images

En partant de la gauche, en haut - 1. Josette Fabrycy côté Simone Clouet... - 2. et la même côté Guy Labat - 3. Michel Pietrini et Jean-Pierre Descamps - 4. Claudine et Maurice Fourment - 5. Jo Pozzo di Borgo et Michel Mifsud - 6. Jean Dumon, Marie Pierre Vellard, Humbert Chardon, Claude Bracco, Claude Chardon, Léa Bracco, Michel Challande - 7. Claudie Dumon et Françoise Challande - 8. Jean et Huguette Paolillo, Claude Chardon, Madeleine Teuma et Sylvette Fournier au bar - 9. Simone Cohen, son fils Paul, Georges et Monique Koch - 10. Marcel Chevrot, Gabrielle Chéoux, Jacques Furet et Simone Rémond - 11. Sylvette Fournier, André Antonini, James Cohen et Robert Rémond - 12. Marie Castellano, Charles Jean Delpiazzo, Simone Clouet et Luce Delpiazzo - 13. Louis Teuma, Jean Malpel et Yvonne Toureau, la potetière du jour - 14. Philippe Vellard, Mme Jean-Pierre Descamps et Paul Clementi - 15. Paule Chevrot, Ginette Pedrotti, Monique et Lucien Sibillat, Odile Pozzo di Borgo - 16. Un petit coin de la marina au bas du "Poisson rouge" - 17. Norbert Alessandra, Roselyne Clementi et Edith Labat - 18. Luce Delpiazzo, Yves Rossi et Monique Blanc - 19. Enfin, en "ancienne classe reconstituée", Ginette Pedrotti, Geneviève Alessandra, Huguette Paolillo, la "prof." Simone Clouet (toujours appelée "M'zelle" par ses filles), Geneviève Deidda, Renée Fleck et Liliane Pietri.

● REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE RENÉE FLECK



8



9

Emile Canazzi déjà professeur à vingt ans!

Emile Canazzi. Professeur de français, latin et grec en classe de seconde au lycée d'Aumale. Après son décès, un de ses nombreux anciens élèves lui consacra les lignes qui suivent, parues dans "La Dépêche de Constantine", hommage à son ancien maître qui fut aussi celui d'une bonne partie des lycéens d'Aumale.

Notre vieux professeur est mort!

M. Canazzi n'est plus. Pourquoi dire "vieux" alors qu'il ne l'était pas? Ah! que l'on nous pardonne cette tournure d'esprit, cette familiarité de potache. Vieux, dans notre langage, cela voulait dire bon doux, aimable, brave.

Et puis notre cher prof a exercé si longtemps au lycée de Constantine que des générations d'élèves - qui, maintenant, sont des hommes - ont l'impression de l'avoir toujours connu... "Canazzi! Vous avez Canazzi en lettres? C'était mon professeur il y a 25 ans. Et quel professeur! On n'en fait plus de pareils". Vous auriez entendu mille réflexions identiques dans la bouche des anciens qui ont pignon sur rue et enseigne à leur porte.

Cette silhouette haute, mince, cette mise sobre et toujours impeccable, ce visage aux traits burinés par la réflexion, ces gros yeux à la fois vifs et doux derrière de solides lunettes, ce grain de beauté caractéristique dans la ride du front haut, dégagé, voilà notre professeur.

Il arrive, il est là. Il vient, dans la galerie, une main dans la poche de sa gabardine, l'autre tenant la serviette marron sur laquelle les yeux sont braqués. Silence complet dans les rangs.

La deuxième sonnerie retentit. Notre bon prof est toujours à l'heure. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il neige, sa montre est toujours réglée sur la vieille horloge de l'habitude.

Jamais M. Canazzi n'avait une minute de retard. Jamais il ne manquait... Si, une année - et ses élèves se posaient d'insolubles questions - quand il se présentait en boitant. Au sortir de chez lui, il avait glissé sur du verglas et s'était fait une entorse. Vite! le temps de rentrer se bander la cheville, il avait repris le chemin du devoir.

M. Canazzi rendait les copies. Est-il besoin de souligner avec quel amour il épéluçait les devoirs de ses élèves. Des nuits entières, il les passait à reprendre méticuleusement toutes les fautes, à proposer la traduction la plus élégante possible de Tacite ou de Démosthène. Il aimait qu'on suïvît, tout d'abord, le mot à mot, à la lettre, à travers le dédale des règles de la grammaire et des verbes irréguliers. Puis il forçait les intelligences à trouver la tournure française, limpide, aérienne, pas trop éloignée du texte latin ou grec, épousant plutôt, jusque dans ses nuances les plus intimes, l'esprit de l'auteur.

Non! il ne s'agissait pas de jongler avec les formules toutes faites comme on fait de la chimie élémentaire, mais de trouver l'essence la plus secrète des mots, l'acide le plus incisif de la pensée.

M. Canazzi n'apprenait pas seulement à traduire, il apprenait à vivre, à aimer. Il passionnait ses enfants pour des textes qui, bien souvent, avaient sans doute fini de le passionner, lui, mais qu'il savait nécessaires à leur formation.

Il voulait des têtes bien pleines? Oh! surtout des têtes bien faites. Il voulait qu'avec ou sans le baccalauréat, les élèves fussent capables d'affronter victorieusement la vie. Il forgeait en eux la curiosité constructive. Il favorisait les talents. Il guidait la précocité et comblait le retard...

M. Canazzi a fait le maximum, et bien au delà de ses forces. La preuve, c'est qu'il a payé lourdement cette belle conscience professionnelle.

Né en 1902 à Constantine, professeur à Tlemcen en 1922 (20 ans!), puis à Sidi-Bel-Abbès en 1926, il fit son service militaire et reprit ses cours en avril 1928 au collège de Philippeville. Muté en octobre, la même année, dans sa ville natale, il devait y enseigner le français, le latin et le grec durant 29 ans, soit jusqu'au 30 septembre 1957, date où il fut nommé professeur honoraire et demanda sa mise à la retraite.

En réalité, depuis déjà trois bonnes années, la santé de notre cher professeur était fortement ébranlée. Une attaque au cerveau le surprit un jour,



alors qu'il se penchait sur les éternelles fautes des éternelles copies.

Ce jour-là, il fut frappé dans la parole, et comme quasi paralysé. Il ne s'en remit que très lentement, et à force de piqûres que lui administrèrent avec un si grand dévouement les soeurs du Bon-Secours. Mais, malgré tout, une certaine difficulté d'élocution lui resta, et des trous sombres affligèrent sa mémoire.

Tous, nous avons compris que quelque chose attendait notre vieux prof au tournant d'une rue qu'on appelle la vie. Alors, à tour de rôle, parce que ce qu'on a reçu ne s'oublie pas et parce que cela nous faisait plaisir de lui faire plaisir, nous allions lui rendre visite, lui dire des choses gentilles, témoigner qu'il était "comme avant", que "cela reviendrait". Et il se tournait vers sa femme, si douce et si dévouée, en souriant.

Dès qu'il fut un peu mieux, il se plut à rouvrir quelques livres devant nous, ou bien à nous entraîner vers l'atelier où il aimait à bricoler. Et vraiment, nous découvrions que notre cher professeur était très adroit de ses mains.

Dire que toutes ces choses-là sont passées! Dire que M. Canazzi ne sera plus là pour s'inquiéter de nous, comme il le faisait après nos études! Nous avons perdu notre meilleur ami.

Il avait quitté Constantine pour la côte d'Azur. Son mal, plus latent, plus supportable, lui était tombé insensiblement sur la vue. Et voilà qu'en pleine rue de Nice, la crise définitive le terrassa.

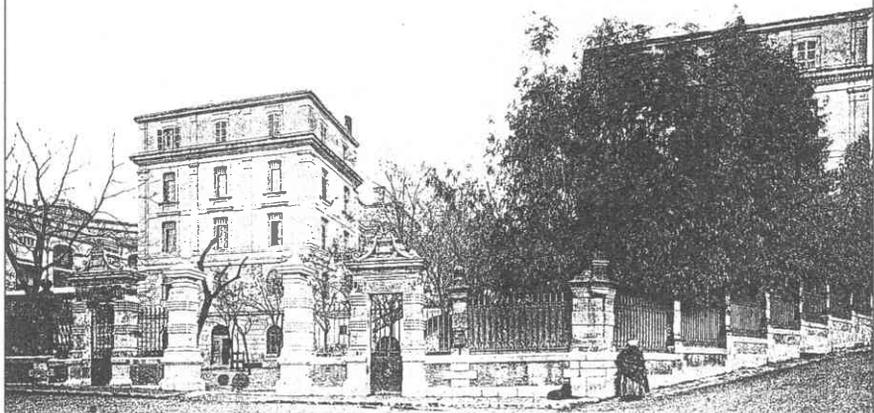
Quelque temps auparavant, il disait: "Quel crime dois-je expier pour que Dieu me prenne ce que j'ai de plus cher au monde: la parole et la vue?"

Le crime d'avoir trop aimé ses élèves, mais ce n'était pas un châtiement, c'était un couronnement.

Claude MOUTON.



Selon qu'on aura été plus ou moins ancien à fréquenter le lycée de garçons, on pourra reconnaître, sur cette photographie qui date de 1929, de gauche à droite et de haut en bas, M.M. Lentin, Canazzi, Grégoire, Sandral-Lasbordes, Leca, Véga Ritter, Recouly, Fargeix; Dufour, Reveymond dit "Bouz", Devaud, Senckeisen.



Le futur maire interdit de lycée

Même les très bons élèves n'échappaient point - jadis - aux foudres académiques! En témoigne ce court extrait des souvenirs d'Emile Morinaud, retrouvés par notre camarade Jean Dominique Foata dans les Mémoires de celui qui devait devenir un maire célèbre de Constantine et l'un des grands bâtisseurs de la ville

Sans histoire, je fis, au lycée d'Alger, une excellente rhétorique, passant la première partie du baccalauréat et remportant, à la fin de l'année, tous les succès que peut désirer un père.

Pendant les vacances, j'eus le bonheur d'être l'invité de M. Lochard, qui m'apprit à tirer au fusil.

Je rentrai ensuite à Alger pour faire ma philosophie, mais je ne devais pas la terminer au lycée. Nous étions mal nourris, et nous avions vainement présenté des réclamations à ce sujet.

N'ayant obtenu aucune satisfaction, nous décidâmes alors de frapper un grand coup: de nous "révolter".

Un soir, au dîner, nous plantâmes, dans le plat de macaronis qu'on nous avait servi, une grande cuiller qui se tint debout sans peine; puis, après cette démonstration, nous refusâmes de manger.

Sortis du réfectoire, nous nous répandîmes dans la cour en hurlant. Ce fut un chahut en règle. Nous ne devions regagner notre dortoir qu'une heure après, avec nos camarades, dont René Viviani qui devait avoir, par la suite, une si magnifique carrière.

Nous passions, tous deux, pour les chefs du mouvement. A peine arrivés au dortoir, le surveillant général nommé Oliiviéri m'interpella en ces termes: "Vous êtes un sacrrripant, et vous finirrrrez sur l'échafaud".

Le Provisieur, sur ces entrefaites, arriva au dortoir. Il nous demanda de nous calmer, nous promettant que, dans ce cas, il n'y aurait pas de répression. A quoi je répondis insolemment: "Peut-on avoir confiance en votre parole?"

Sur cette injure, je fus invité à sortir immédiatement, et je fus conduit à la conciergerie, où l'on me mit instantanément à la porte du lycée.

Le lendemain matin, Viviani sortit à son tour de l'étude; il rencontra le censeur qui lui demanda: "Où allez-vous comme cela?" A quoi, Viviani répondit: "Je m'en vais, j'en ai assez de votre boîte", et il prit aussitôt la porte.

Comme j'étais un des premiers de la classe de philosophie et que l'on comptait sur moi pour le Concours général, les professeurs réclamèrent une amnistie pour moi et pour Viviani qui était premier en français. Elle fut catégoriquement refusée.

Nous fîmes - avec Viviani, Gavault et de Cottens futurs auteurs dramatiques - une réunion de protestations véhémentes au café Glacier, place du square Bresson. Il y eut là quelques discours violents, frénétiquement applaudis, mais, comme résultat, ce fut bien entendu négatif. Nous rentrâmes dans nos familles.

Mon père me fit une réception assez fraîche, puis il m'envoya au lycée de Constantine.

Là, le proviseur Pâris - au nom mythologique - déclara qu'il allait prendre des renseignements avant de me recevoir, et il me donna rendez-vous pour le lendemain. A cette seconde entrevue, il m'apprit que j'étais chassé de tous les lycées, et que, de ce fait, il lui serait absolument impossible de me recevoir dans son établissement.

Je rentrai à Djidjelli. J'annonçai la fâcheuse nouvelle à mon père qui me demanda: "Que veux-tu faire?"

"Terminer seul mes études".

"Très bien, conclut-il, à toi de montrer que tu es un homme".

Je me remis au travail. On me vit, avec mes livres, étudiant jusque dans la campagne, et je passai ma philosophie assez brillamment.

Viviani n'eut pas la même chance; alors, il entra, à Marseille, dans une boîte à bachot. Il fut reçu en octobre, commença son droit aussitôt à Alger; et le termina à Paris où son splendide talent d'écrivain et d'orateur lui assura les plus brillants succès: il fut - on le sait - plusieurs fois ministre et même Président du Conseil.

En somme, cette révolte lycéenne ne nous a pas trop porté malheur.

Emile MORINAUD.

Un bachot bachique

C'était en juin 1943; j'avais 17 ans, et je venais, comme nombre de camarades, de lire mon nom sur une liste affichée sous grillage, contre un mur de galerie, au lycée d'Aumale où s'étaient déroulées les épreuves écrites et orales: j'étais reçue au baccalauréat.

Enfin, le droit de souffler après tant de jours de bachotage, la possibilité de flâner, de se détendre et - surtout - de se sentir libre!

Et voilà qu'entraînée par une amie un peu moins sage que moi (mais sage tout de même!) je me retrouvai, en cette glorieuse fin de matinée, installée, avec ma condisciple et quelques garçons, à une table du Casino.

Qui pouvaient donc bien être ces garçons? Je ne m'en souviens pas et pour cause...

D'abord, à cette époque de non-mixité, ayant un frère de huit ans plus jeune que moi, je ne fréquentais pas la gent masculine du lycée d'Aumale; l'autre raison de mon oubli, vous allez la connaître.

En bavardant joyeusement, voilà que nous nous sommes mis à boire un apéritif. Martini? Cinzano? Américano? je ne sais plus trop bien. Je pense qu'il y avait, avec nous, trois garçons, parce que je me rappelle avoir bu trois verres.

Quand arriva le moment de se séparer, je m'aperçus - mais un peu tard, comme le corbeau de la fable - que je n'étais plus dans mon état normal: l'euphorie de la réussite au bac avait fait place à une euphorie bachique!

Ma tête fonctionnait à peu près, malgré un engourdissement plus ou moins léthargique, mais le corps, lui, avait tendance à obéir plutôt mal. Il s'agissait pourtant de ne pas perdre la face et de marcher droit.

Passé la statue de Lamoricière qui semblait brandir deux sabres, la longue remontée des arcades de la rue Rohault de Fleury s'avéra quelque peu difficile, et, une fois parvenue à bon port, rue d'Alsace-Lorraine, j'appréciai fort, ce jour-là l'existence d'un ascenseur dans l'immeuble où nous habitons.

Ma famille se trouvait déjà à table. J'expliquai - je ne sais trop comment - mon retard, et, me rendis compte que, vu mon succès, mes parents seraient prêts à l'indulgence.

Je n'avais pas faim, et j'étais très inquiète à l'idée que mes géniteurs puissent soupçonner mon état.

Mon haleine n'allait-elle pas me trahir? Je ne pouvais pas - bien sûr - avouer ma "virée" au Casino, lieu de perte pour des parents instituteurs qui condamnaient les jeux d'argent et avaient affiché dans leur classe - pour prévenir "l'anisettomanie" - le fameux tableau comparatif du foie sain et du foie d'alcoolique.

Tant bien que mal, souriant mais parlant le moins possible, je réussis - non sans mal - à dissimuler mon malaise.

C'était à la moitié du siècle dernier...

Que penseraient, de cette histoire, des lycéennes d'aujourd'hui?

— Suzanne LE NOANE MUSSET



Clic!

La cour de Laveran-Coudiat en 1955, un banc au galbe très "design", un appareil photographique plus ou moins clandestin, un petit clic!... et voilà le sourire à peine esquissé de Denise Magnon, élève de 3ème, fixé pour figurer - 50 ans plus tard - dans la page centrale des "Bahuts du Rhumel".



Quatrième en 1947-48. De haut en bas et de gauche à droite: Anne-Marie Prunet, Michèle Damville, Paulette Bourgeois, Claude Arnaud, Jeanine Perret, Ghislaine Sitt, Jeanine Meunier; puis Michèle Risler, Michèle Burnol, Blandine Cavalié, Aiglée Nicolai, Ghislaine Allard, Janine Boério, Agnès Vital, Simone Magnani, Aimée Nakache, Michèle Marty; puis Charlette Noblet, Pierrette Bosc, Renée Alaize, Colette Alvado, Marie-Claire Motte, Josette Riva, Janine Sanphilippo, Huguette Delorme, Josette Henriquet, Pierrette Plantecoste, Mireille Bignoneau; puis Lucette Collin, José Bailac, Adrienne Giudicelli, Lydie Roques, Marie-Jeanne Duprat, Marie-Jeanne Argence, Helyett Adda, Annie Scamaroni, Renée Martin, Nelly N'Kaoua; puis Denise Peis, Evelyne Nakache et Odette Melki.



Clic!

La cour de Laveran-Coudiat en 1955, un banc au galbe très "design", un appareil photographique plus ou moins clandestin, un petit clic!... et voilà le sourire à peine esquissé de Denise Magnon, élève de 3ème, fixé pour figurer - 50 ans plus tard - dans la page centrale des "Bahuts du Rhumel".



...ville, Paulette Bourgeois, Claude Arnaud, ...alié, Aigée Nicolaï, Ghislaine Allard, Janine ...errette Bosc, Renée Alaize, Colette Alvado, ...Pierrette Plantecoste, Mireille Bignoneau; ...arie-Jeanne Argence, Helyett Adda, Annie

Lapsus linguae!

Il me revient en mémoire une petite anecdote survenue dans une classe de français, chez M. Camboulives - anecdote qui ne déparerait certainement pas la "Psycho-pathologie de la vie quotidienne" du fatal Siegmund.

On étudiait, ce jour-là, "Les Précieuses ridicules" et notre professeur, s'étant quelque peu égaré dans les méandres de la Carte du Tendre, en était venu à nous parler de Julie d'Angennes.

C'est alors qu'il demanda si quelqu'un connaissait le nom de "l'amant" qui soupira tant de lustres avant d'obtenir la main de la cruelle.

Un élève - dont je tairai le nom, car qui saurait dire ce qu'il est devenu? - leva bien haut un doigt triomphant:

"Moi, m'sieur!"

Que se passa-t-il dès lors dans les abîmes cahotiques de son subconscient? Comment l'image de Julie d'Angennes heurta-t-elle un phantasme de ce pauvre garçon? Nul ne le saura jamais, mais toujours est-il qu'il répondit tout uniment:

"M'sieur, c'était le duc de Mongauzy"...

Un tsunami de rires submergea la classe, tandis que, cramoisi, notre héros s'affalait sur son pupitre.

Ici, il me faut révéler à nos "jeunes" lectrices et lecteurs qu'à l'époque où, nous - actuels octogénaires - portions culottes courtes ou pantalons de golf, Claude Mongauzy, élève au lycée de jeunes filles de Constantine, était une des plus belles adolescentes du Rocher, et l'objet de bien des soupirs.

Tout en riant avec ses élèves, M. Camboulives tenta de rétablir un début de sérénité dans sa classe: "Tss! Tss! Tss! Calmez-vous donc! Tout le monde peut se tromper!"

Et, un moment plus tard: "Si vous voulez bien, nous en resterons là des chroniques constantinoises, et nous regagnerons l'hôtel de Rambouillet où nous attend le duc de Mon-tau-zier!"

Admirable *lapsus linguae*, révélateur bien sûr, et qui revivifie le souvenir du si "vert paradis des amours enfantines"...

Las! qu'elles sont loin nos neiges d'antan!

UN OULED CAMBOULIVES.

Mlle Elghozi

Dans le numéro de mai 2004 des Bahuts du Rhumel, j'ai revu avec émotion la classe de 1ère AB des élèves de Mlle Elghozi. J'étais alors en 1ère B2.

Mlle Elghozi, je devais avoir l'heureuse surprise de la revoir, par la suite, en 1959-60, au lycée "La Bruyère" de Versailles, alors que je venais d'y être nommée adjointe d'enseignement d'italien.

Elle a assisté à la cérémonie religieuse de mon mariage et, quelques mois plus tard, ce fut mon tour d'aller la féliciter... Puis j'ai été mutée.

Huguette PAOLILLO MANGION

Soir d'Orient



Famiente

Pause en classe de gym dans la cour de Laveran, ou bain de soleil avant la reprise des cours? Le demander à Mireille Adment Cachau qui nous a transmis cette image, et qu'on voit appuyée à un support de barre pour saut en hauteur.

Minimixité

Cinq garçons chez les filles? Oui! au vieux Laveran, en 1951-52, pour une dernière année scolaire avant sa montée vers l'établissement flambant neuf du Coudiat. Pour cette mixité avant l'heure, il semble qu'on avait pris soin de grouper les petits garçons au premier rang, "assis-tailleur" sauf un agenouillé. Voici donc cette 10ème mixte, de gauche à droite et de haut en bas: une inconnue, puis Gozland, Testanière, Dorado, Hervé, Toubiana, Spina, Mauriel, Anoun, Dorso; ensuite Saksik, Lagier, Lora, Brose, ?, Quissefit, Flageolet, Poupelain, Lettreux; puis A. Nakache, Jeanjean, Bonsardin, Attali, Zina, ?, J. Nakache, Volmère, Wolf; puis, Chardon, Zablot, Brard, ?, Santraille et Bonin qui a transmis cette image qu'a pu "physionomiser" Anne-Marie Wolf.



Pendant l'année scolaire 1920-21, en classe de 2ème A, avant de commencer son cours, un professeur de lettres faisait réciter à ses élèves des poésies de leur choix.

Naturellement, ces élèves étaient informés à l'avance, et disposaient ainsi du temps nécessaire pour apprendre les vers qu'ils avaient choisis.

Quand vint son tour, Jean Alessandri - un de nos grands anciens - se leva et annonça, avec assurance:

"Soir d'Orient, de Leconte de Lisle".
- Je connais, dit le professeur, récitez.

Et notre Jean de déclamer:

Le vent, sur Ankobert, souffle avec nonchalance,
L'azur prend pour miroir le cristal des bassins,
Et, du sérail empli de parfums abyssins,
Vers le ciel toujours bleu, le chant des luths s'élance.

Une lampe en papier, au plafond se balance;
Des femmes, dont les bras sont nus comme leurs seins,
Reposent lourdement sur de légers coussins,
Et le sultant Haroun les contemple en silence.

Le soleil a glissé dans le gouffre sans fond
De l'horizon vermeil, et le poète admire
Cette robe de feu que les étoiles font,

Et l'Orient s'endort, plein d'encens et de myrrhe.
La nuit prend le croyant, la nuit prend le fellah...
El hâamdou lilah!

- Alessandri, ce n'est pas tout de réciter comme un perroquet... Essayez de me dire quelle a été l'idée maîtresse de l'auteur.

- Je ne sais pas, monsieur.

- Naturellement! Dites-moi au moins pour quelle raison l'auteur a écrit "Vers le ciel toujours bleu, le chant des luths s'élance", au lieu de "le chant des luths s'élance vers le ciel toujours bleu"?

- Mais, monsieur, c'est pour la rime.

- Vous êtes un imbécile! Pensez-vous que de grands écrivains comme Leconte de Lisle soient paralysés par des détails aussi mesquins?

Toute la classe se mit à rire...

Mais, lorsque vint la récréation, Jean Alessandri ne put garder sa langue, et il révéla joyeusement à ses camarades qu'il était l'auteur du sonnet.

Hélas, l'espièglerie finit par arriver aux oreilles du professeur, et le brillant parodiste de Leconte de Lisle fut renvoyé du lycée pendant quinze jours, pour avoir cru bon de se moquer d'un de ses maîtres... peut-être aussi, pour apprendre, à ses dépens, qu'il faut savoir tenir sa langue...